



Vive le PCF (mlm) !

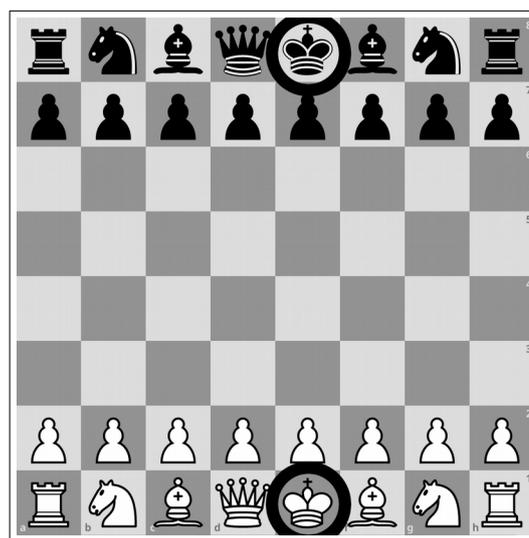
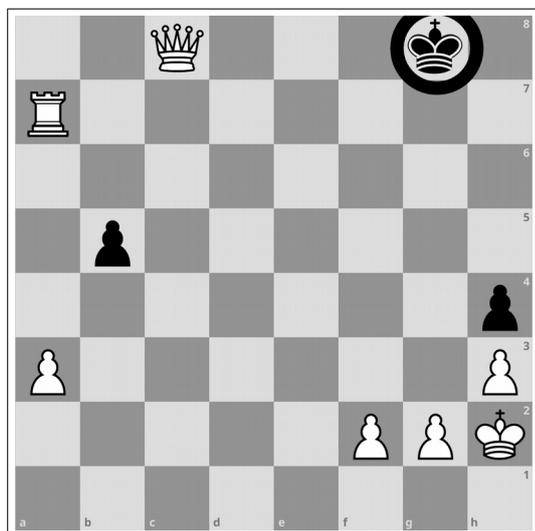
## La grande guerre patriotique

### Les notions fondamentales

Pour comprendre la guerre menée par l'URSS dirigée par Staline contre l'Allemagne nazie, il faut connaître plusieurs fondamentaux, sans quoi on passe totalement à côté de la démarche employée. Il faut en effet saisir le principe d'*art opérationnel* produit par les théoriciens militaires soviétiques dans les années 1920, aboutissant au concept de *guerre en profondeur*. Cela exige qu'on connaisse l'expérience russe de la guerre napoléonienne, qui fut justement appelée *grande guerre patriotique*, expression reprise précisément pour la guerre de 1941-1945 en raison du strict parallèle existant.

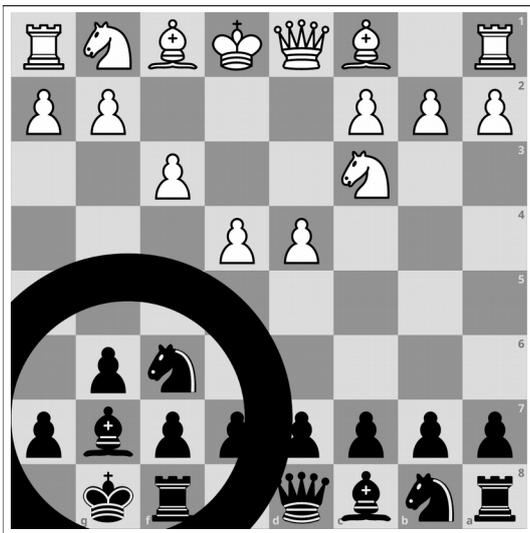
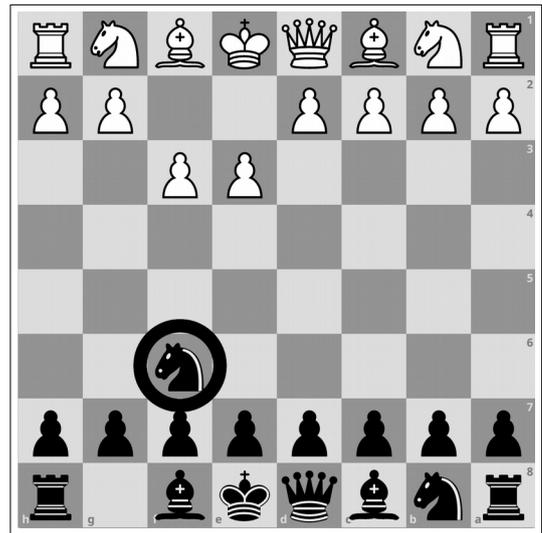
Il est possible de prendre les échecs, un jeu particulièrement populaire en Russie, pour saisir adéquatement cette compréhension soviétique de la guerre, qui se fonde sur le matérialisme dialectique, alors à son étape marxiste-léniniste.

Aux échecs, il y a un objectif stratégique : la prise de contrôle du roi adverse.



Cette prise de contrôle s'effectue par une menace associée à l'impossibilité pour le roi de se déplacer pour y échapper.

Ce qu'on appelle tactique consiste en les choix élémentaires d'action. Par exemple, le cheval étant le seul à pouvoir sauter au-dessus des pièces, on peut commencer à le sortir dès le départ afin de pouvoir profiter de son action.



Ce qu'on appelle art opérationnel est la combinaison d'éléments tactiques. La défense dite *ouest-indienne* consiste par exemple à sortir le cheval, avancer un pion pour permettre d'avancer le fou qui protège le cheval et menace potentiellement toute une ligne. On ajoute à cela le « roque », qui permet d'invertir d'un seul coup les emplacements du roi et de la tour, au prix du décalage d'une case. On a alors une solide défense à la suite de toute une opération de tactiques combinées.

Il y a ensuite la question de la guerre en profondeur. L'idée est la suivante : il ne suffit pas d'avoir de bons éléments tactiques correctement associée de manière opérationnelle. Il faut également avoir en vue le long terme. Dans ce cadre, un échec apparent à court terme peut s'avérer contribuer très fortement au succès par la suite.

Ici, le cheval est placé de telle manière à se sacrifier. C'est une perte à court terme, un déséquilibre en termes de pièces essentielles par rapport à l'adversaire, mais l'idée est de déstructurer toute la défense au moyen de cette action. Si le cheval est effectivement pris, les noirs se retrouvent dans une posture catastrophique plusieurs coups après, leur défense étant désorganisée.



Ces différents aspects sont à maîtriser pour comprendre les modalités soviétiques de la grande guerre patriotique. Sans cela, on ne peut pas du tout comprendre les choix soviétiques et on aboutit à des fantasmes explicatifs. Le film *Stalingrad* de Jean-Jacques Annaud, sorti en 2001, reprend ainsi les idées totalement fausses d'une armée rouge utilisant des « vagues humaines » comme sacrifices pour aller à la victoire, avec à l'arrière des commandos exterminant ceux refusant d'avancer.

C'est une expression directe d'une incompréhension complète de l'art opérationnel soviétique et du principe de guerre en profondeur.

## **La notion de « grande guerre patriotique » et la bataille de Borodino**

L'URSS de Staline a appelé la guerre contre l'Allemagne nazie la « grande guerre patriotique ».

L'expression fut initialement employée par l'historien Alexander Mikhailovsky-Danilevsky pour désigner la résistance à l'invasion des armées napoléoniennes, dans son travail en quatre volumes intitulé *Description de la guerre patriotique de 1812*.

Après 1917, l'expression fut mise de côté, avant de revenir à la fin des années 1930, les historiens soviétiques considérant que c'était du sociologisme vulgaire que de réduire cette guerre du côté russe à une guerre de rapine des classes dirigeantes russes face à un Napoléon ne faisant que, mécaniquement et sans le savoir, protéger les acquis de la révolution française.

L'historien soviétique Evgeny Tarle réactiva ainsi l'expression en 1938, dans son ouvrage *L'invasion de la Russie par Napoléon en 1812*, qui fut par ailleurs précédé d'une biographie de Napoléon deux ans plus tôt. Il y soulignait qu'en fait, cette guerre napoléonienne était spécifique, car elle n'était pas portée par une logique défensive préventive, mais bien une dynamique expansionniste de la part des classes dominantes en France alors.

Concrètement, Napoléon cherchait en effet à se marier avec une princesse russe pour stabiliser sa dynastie ; devant deux échecs, il se maria à une princesse autrichienne et visa à une hégémonie sur la Russie en l'affaiblissant, afin de renforcer le blocus continental anti-britannique et même de viser les Indes. Il chercha initialement à ce que se déroulent des combats tout à l'Ouest de l'empire russe, mais les armées russes se replièrent. Finalement, après une longue et inédite tergiversation, Napoléon joua le tout pour le tout en visant la ville de Moscou pour anéantir l'empire russe.

Au début des années 1950, l'œuvre d'Evgeny Tarle fut cependant critiquée pour son manque de prise en considération de l'aspect populaire de la guerre du côté russe, de l'intense activité militaire dirigée par Mikhaïl Koutouzov, de l'impréparation française à agir sur de vastes territoires. Evgeny Tarle décéda toutefois avant de pouvoir publier la nouvelle version de son ouvrage.

Entre-temps, la seconde guerre mondiale fut dénommée grande guerre patriotique du côté soviétique. Vyacheslav Molotov parla le 23 juin 1941, dans un discours à la radio, d'une guerre sur le sol national, l'éditorial de la *Pravda* du lendemain parlant de « la grande guerre patriotique du peuple soviétique contre le fascisme allemand ».

Enfin, un décret du présidium du Soviet suprême officialisa l'expression, le 20 mai 1942, en instituant un ordre militaire : l'Ordre de la Guerre patriotique.

Pour bien comprendre le parallèle avec l'invasion nazie, il faut prendre en considération tant la forme que le fond. Le but de l'invasion napoléonienne était le coup de force, l'effondrement russe sous des coups de boutoirs bien précis, dans une vaste offensive. La méthode nazie était la même et connut exactement la même réponse.

Napoléon considéra avoir ainsi gagné la bataille meurtrière de la Moskova, puisque fut prise le village de Borodino. Le chemin de Moscou était ouvert. Mais, inversement, du côté russe cette bataille, appelée bataille de Borodino, était également considérée comme une victoire, qui indiquait le caractère invincible de la Russie.

Les armées russes avaient en effet infligé des coups durs aux Français, elles s'étaient repliées avec leurs hommes et leur matériel, elles pouvaient disposer de renforts. On a ici le principe de la retraite des hommes et du matériel en profitant d'un vaste repli stratégique, pour enliser et faire s'effondrer l'ennemi. C'est le contraire exact du principe de la victoire décisive.

Hitler, comme Napoléon, chercha perpétuellement cette victoire décisive, qu'il ne trouva jamais, les armées soviétiques rééditant le principe de 1812.

## **La théorie soviétique des opérations en profondeur**

En URSS, l'idéologie décidait de la doctrine militaire, suivant les principes du marxisme-léninisme. Une nouvelle conception est apparue à ce titre dans les années 1920, qui fut par ailleurs reprise dans le monde entier : le principe d'art des opérations.

À l'opposé de la stratégie qui fournit les grandes lignes et de la tactique qui consiste en chaque élément imposé par ces lignes, l'art opératif entend combiner les dispositions tactiques telle une chaîne, en assumant le principe du théâtre d'opérations.

Le principe fondamental, c'est que ce n'est pas une bataille décisive qui doit être recherchée, mais la profondeur de champ pour arriver à la victoire générale. Pour cette raison, le développement de l'art opératif en URSS aboutit au principe de « combat en profondeur ».

Vladimir Triandafillov (1894-1931) joua ici un rôle théorique essentiel, notamment au moyen des ouvrages *L'échelle des opérations des armées modernes* en 1926 et *Les caractéristiques des opérations des armées modernes* en 1929. Décédé en 1931 dans un accident d'avion, il est considéré comme à l'origine de la démarche des opérations en profondeur.

Ce qu'il constate alors, c'est que les armées disposent de nouveaux matériels, ce qui multiplie les aspects de l'intervention militaire. Il entame une réflexion pratique au sujet de ces éléments nouveaux, ce qui aboutit à une approche en faveur d'un esprit de combinaison. Dans *Les caractéristiques des opérations des armées modernes*, il souligne cet aspect essentiel de l'approche soviétique :

« Ce serait une erreur de considérer l'art opérationnel comme une sorte de comptabilité, il serait faux de transformer les décisions opérationnelles en une simple multiplication arithmétique.

Les moyens matériels requis pour chaque cas spécifique dépendent non seulement des propriétés des armes et des nombres arithmétiques caractérisant la longueur du front, mais également de la densité opérationnelle et tactique du front ennemi, du renforcement de la fortification de ses positions, de la qualité des troupes et du commandement propres et de la composition de l'ennemi.

Ces dernières données sont trop volatiles. L'art d'un dirigeant consiste à prendre correctement en compte la signification opérationnelle de tous ces éléments changeants de la situation et à identifier correctement les ressources matérielles et humaines nécessaires pour résoudre cette tâche particulière.

La solution opérationnelle consiste non seulement à choisir correctement la direction et la forme de la frappe, mais aussi à organiser l'instrument et les unités de l'armée avec lesquelles le commandant parviendra à résoudre le problème. »

En janvier 1926, le chef d'État-major Mikhaïl Toukhatchevski, qui sera purgé en 1937, promulgua une directive intitulé « Une étude spéciale concernant le caractère de la future guerre ».

En 1929, les directions centrales des secteurs de l'armée ainsi que les académies militaires durent plancher sur le sujet, ce qui donna en 1932 une « Instruction pour la conduite d'une bataille en profondeur » validée par le commissaire du peuple à la défense de l'URSS Kliment Vorochilov.

De nombreux auteurs écrivirent à ce sujet, comme Alexander Andreyevich Svechin, auteur de *Stratégie*, qui fut purgé, mais surtout Boris Shaposhnikov, le chef d'état-major au début de la guerre et un conseiller militaire de Staline jusqu'à sa mort en 1945.

Boris Shaposhnikov publia entre 1927 et 1929 un ouvrage en trois volumes, *Le cerveau de l'armée*, mais l'approche était formelle : l'accent était surtout mis sur la direction collective des opérations militaires, avec comme modèle le chef de l'état-major austro-hongrois Franz Konrad von Hötzendorf. Sa référence militaire est d'ailleurs systématiquement Carl von Clausewitz.

Boris Shaposhnikov fut vivement critiqué pour sa lecture trop traditionnelle par Georgii Samoïlovitch Isserson, qui écrivit quant à lui *L'évolution de l'art opérationnel* en 1932, où il présenta la modernisation des armes et ce qui en découle pour l'armée, en s'appuyant en particulier également sur Carl von Clausewitz.

Il publia ensuite *Les fondements de l'opération profonde* en 1933 et *Les nouvelles formes de combat* en 1940. Dans ce dernier ouvrage, il expliqua que :

« Chaque fois que le développement des forces productives crée de nouveaux moyens techniques, quand les rapports sociaux et les conditions sociales changent, lorsque la politique amène de nouveaux objectifs de lutte, à la fois les formes et les méthodes de conduite de la guerre changent. »

De fait, on a une lecture pragmatique : pour lui, le contrôle de la bataille se déroule par essence même au niveau de l'organisation de la bataille. On a ici une approche pragmatique-techniciste particulièrement présente à la tête de l'armée.

Georgii Samoilovich Isserson sera également purgé et terminera en camp de travail, assumant d'être un empirio-criticiste. La purge finit d'ailleurs par être général.

Environ 5 % des officiers furent purgés au total, mais en particulier à la direction. 3 maréchaux sur 5 furent purgés, 13 des 15 commandants d'armée, 8 des 9 amiraux, 50 des 57 commandants de corps d'armée, 154 des 186 commandants de division, les 16 commissaires aux armées, 25 des 28 commissaires des corps d'armée.

Les condamnations tombèrent en 1937 dans le cadre du procès de l'Organisation militaire trotskyste antisoviétique, qui désignait la tentative d'un coup d'État militaire à l'occasion d'une guerre de l'URSS avec l'Allemagne nazie. La ligne de Trotsky était effectivement l'instauration d'un coup d'État militaire à la suite d'une guerre avec l'Allemagne nazie devant pour lui immanquablement se transformer en défaite.

Il est considéré que la première application soviétique du combat en profondeur s'est réalisé en Mongolie lors de l'affrontement avec des troupes japonaises près de la rivière Khalkha gol de mai à septembre 1939. L'armée japonaise, qui disposait de 75 000 hommes, 182 tanks et 700 avions, se fit totalement écrasée. Elle avait déjà subi une petite défaite face à l'URSS en juillet-août 1938 lors de la bataille du lac Khassan.

Cela amena en avril 1941 à un pacte de neutralité entre l'URSS et le Japon, bien que quasiment un million de soldats de l'armée japonaise resta toujours à la frontière soviétique jusqu'en 1945, ayant initialement attendu la prise de Moscou par les armées nazies.

Le combat en profondeur ne fut pas mis en place dès le début du conflit entre l'URSS et l'Allemagne nazie, en raison du manque d'expérience soviétique et des problèmes d'organisation. Ce qui posait également souci est que le combat en profondeur raisonnait principalement en des termes offensifs et que la défensive stratégique était un principe mal ou pas maîtrisé.

Cependant, plus l'URSS s'engageait dans le conflit, plus ses initiatives militaires ne sont compréhensibles qu'en les saisissant comme éléments d'une vaste combinaison jouant à plusieurs niveaux et même plusieurs fronts.

L'Allemagne nazie avait le principe contraire, celui du Blitzkrieg, un concept par ailleurs purement journalistique inventé dans les pays anglo-saxons et qui ne fut strictement jamais employé du côté allemand. Les armées nazies s'appuyaient entièrement sur la tradition militaire allemande, portant de manière mécanique vers une accumulation bien déterminée cherchant une victoire décisive, suivant le modèle de la bataille de Cannes en 216 avant notre ère où Hannibal Barca écrasa une armée romaine, ou bien celle de Leuthen en 1757 où Frédéric II de Prusse dirigea l'écrasement des armées autrichiennes en Silésie.

Staline dénonça vertement cette conception allemande, dans une lettre en 1946, publiée dans la revue *Bolchevik*, en 1947 :

« Nous sommes obligés du point de vue des intérêts de notre cause et de la science militaire de notre temps de critiquer sévèrement non seulement Clausewitz, mais aussi Moltke, Schlieffen, Lüdendorf, Keitel et d'autres porteurs de l'idéologie militaire en Allemagne.

Les dernières trente années l'Allemagne a par deux fois imposé au monde la guerre la plus sanglante, et les deux fois elle s'est trouvée battue. Est-ce par hasard ? Évidemment non.

Cela ne signifie-t-il pas que non seulement l'Allemagne dans son entier, mais aussi son idéologie militaire n'ont pas résisté à l'épreuve ? Absolument, cela le signifie.

Tout le monde sait quel respect témoignaient les militaires du monde entier, et parmi eux nos militaires russes, envers les sommités militaires d'Allemagne. Faut-il en finir avec ce respect non mérité ? Il faut en finir.

Et pour cela il faut la critique, particulièrement de notre côté, du côté des vainqueurs de l'Allemagne.

En ce qui concerne, en particulier, Clausewitz, il a évidemment vieilli comme sommité militaire. Clausewitz était, au fond, un représentant de l'époque de la guerre des manufactures. Mais maintenant nous sommes à l'époque de la guerre mécanisée.

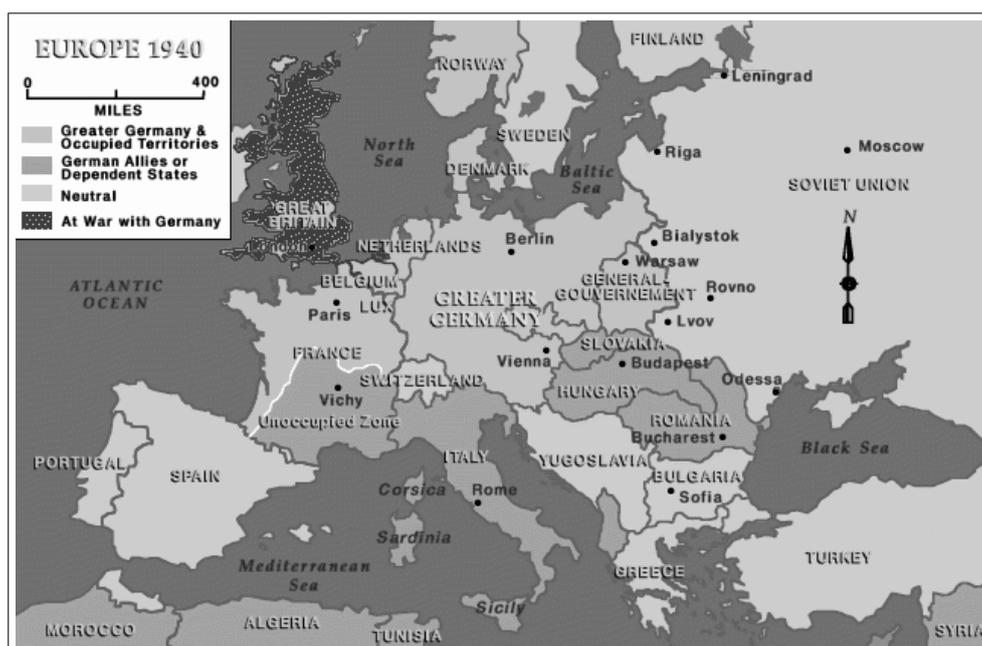
Il est évident que la période de la machine exige de nouveaux idéologues militaires. Il est drôle à présent de prendre des leçons auprès de Clausewitz. On ne peut avancer de l'avant et faire avancer la science sans soumettre à l'examen critique les thèses et les énonciations vieillies de sommités connues. »

## **La situation avant l'opération Barbarossa de l'Allemagne nazie**

Il est tout à fait faux de penser que l'URSS ne savait pas que l'Allemagne nazie allait attaquer. Non seulement l'Internationale Communiste avait annoncé dès le début des années 1920 le caractère inéluctable d'une nouvelle guerre impérialiste, mais il suffit de voir le développement d'alliances juste avant l'invasion nazie de 1941 pour le comprendre.

En novembre 1936 fut proclamé l'Axe Rome-Berlin ainsi qu'une union anti-Internationale Communiste de l'Allemagne nazie et du Japon impérial. En septembre 1940, le pacte tripartite Allemagne nazie – Italie fasciste – Japon impérial était mis en place. Le mois suivant, le pacte était rejoint par la Hongrie, la Slovaquie, la Bulgarie et la Roumanie, ce qui forme tout un bloc face à l'URSS.

L'URSS savait bien que dans *Mein Kampf*, Adolf Hitler prévoyait l'extermination des peuples slaves pour permettre une vaste colonisation allemande de l'Est de l'Europe, selon le principe du « lebensraum », « l'espace vital ». Il y avait bien entendu également la destruction programme des forces « judéo-bolcheviques ».



L'URSS n'avait pas attendu pour mettre en place une vaste réorganisation. Une session extraordinaire du Soviet suprême du 1er septembre 1939 adopta une loi sur le service militaire, l'âge de l'appel passant de 21 à 19 ans, les durées de service des recrues étant prolongé.

Le problème est que l'accroissement de l'armée déséquilibra l'occupation des postes. Dans le cadre de la réorganisation, tout fut trop vite remis en place. Au moment de l'invasion nazie, 7 des 17 commandants des districts militaires étaient en place depuis moins de six mois, et de même pour 4 des 17 chefs d'état-major. 13 des 20 commandants étaient en poste depuis moins de six mois également, et seulement 2 depuis plus d'un an.

Les besoins productifs avaient également bien été saisis. Le 26 juin 1940, un décret fut publié « Sur la transition vers la journée de huit heures, une semaine de sept jours de travail et l'interdiction de retrait non autorisé d'ouvriers et d'employés des entreprises et des institutions », rendant criminel l'absentéisme et les retards. Mais l'URSS accusait encore un énorme retard sur le plan pratique.

En 1940, l'Allemagne nazie produisait autant de fonte que l'URSS, mais bien plus de charbon, bien plus d'électricité, plus d'acier, bien plus de machines-outils, bien plus de ciment. L'URSS en construction était ainsi encore très loin derrière.

C'est cela qui conduisit à l'incroyable coup tactique soviétique, le pacte Molotov-Ribentrop, signé le 23 août 1939. Voyant que l'Angleterre et la France s'alliaient à l'URSS mais poussaient en même temps l'Allemagne nazie à la frapper, Staline retourna la situation à son avantage en neutralisant celle-ci. La Pologne s'effondrait sous les coups de boutoir de ses deux voisins, formant une zone tampon.

Non seulement la Pologne ultra-réactionnaire ne s'était pas alliée à l'Allemagne nazie, mais toutes ses activités subversives contre l'URSS cessaient et l'Allemagne nazie se détournait momentanément de l'URSS, qui pensait avoir gagné un temps relativement important.

Il faut noter ici que la partie polonaise occupée par l'URSS consistait en fait en des territoires revenant historiquement à l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie. Cela en resta ainsi après 1945.



Le coup tactique soviétique se retourna en son contraire toutefois, car la France s'effondra quasi immédiatement. Avec l'occupation d'une partie la Pologne, le premier échelon stratégique soviétique avait été repoussé géographiquement et toutes les défenses réorganisées, avec la considération qu'il y aurait plusieurs mois pour leur mise en place. La défaite française transforma entièrement la situation et le premier échelon stratégique était loin d'être prêt au moment de l'invasion nazie.

Afin d'autant plus assurer ses arrières, l'URSS exigea également de la Finlande ultra-réactionnaire qu'elle permette la formation de zones tampons afin de protéger Leningrad. Le refus complet de la Finlande provoqua une guerre sanglante, qui permit cependant l'établissement d'une base arrière.

Les faiblesses militaires soviétiques apparurent cependant déjà. Le pays s'industrialisant depuis peu de temps, il avait de terribles retards matériels et l'armée rouge n'avait encore nullement rodé ses démarches. La défaite si rapide de la France, considérée comme disposant d'une armée très puissante, provoqua un traumatisme et accéléra la production d'armement moderne.



Heureusement, l'URSS avait réussi en Extrême-Orient à vaincre deux fois le Japon et à l'amener à se détourner d'une intervention directe. L'espion Richard Sorge joua un rôle très important pour informer des décisions de l'État-major japonais.

## La première séquence : l'invasion allemande

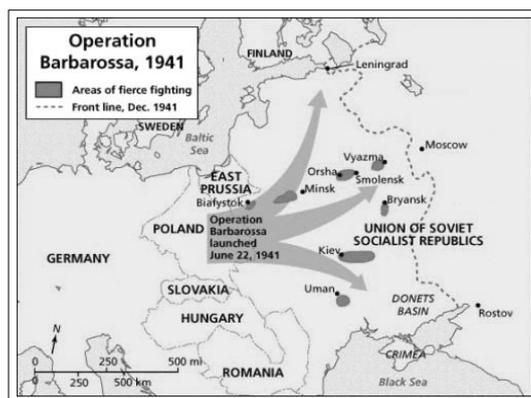
Le problème soviétique était très simple à comprendre. Le personnel militaire était issu de la révolution russe et ses traditions militaires étaient fortes, mais ne touchant pas à tous les domaines militaires, en particulier les grandes opérations s'appuyant sur du matériel moderne. Or, ce matériel moderne n'existait plus que depuis récemment, avec l'industrialisation de l'URSS.

Du côté allemand, on avait la situation inverse à ce niveau. Les traditions militaires avaient été puissamment ébranlées par la défaite de 1918 et le national-socialisme visait justement à les régénérer. Inversement, il y avait une immense expérience accumulée depuis pratiquement cent ans, dans une continuité complète tant pour les écoles militaires que pour les formations effectuées.

Cela explique les frictions au sein de l'armée allemande entre le courant directement issu des traditions et celui ayant permis de régénérer celle-ci par l'offensive. L'unification se fit cependant dans la logique expansionniste, avec une Allemagne nazie économiquement bien plus développée alors que l'URSS.

C'est là la base pour l'opération Barbarossa commencée le 22 juin 1941 et visant à la destruction rapide de l'URSS. Furent mobilisées 3,8 millions de soldats, 4300 chars, 4389 avions, dans une offensive d'une dimension jamais vue encore.

Le calcul de l'armée allemande était simple : il fallait profiter de la rapide défaite française pour empêcher l'URSS d'arriver à un niveau militaire conséquent. C'était un retournement de situation totale, facile à comprendre.



L'opération Barbarossa avait une immense envergure. Il y avait les objectifs stratégiques du blé ukrainien et du pétrole du Caucase, ainsi que la liquidation du communisme, l'opération impliquant le meurtre systématique de tous les commissaires politiques et de tous les cadres du Parti Communiste d'Union Soviétique (bolchevik).

Le prolongement de l'opération était censé ensuite permettre l'expulsion des populations slaves vers l'Est et une colonisation allemande. L'extermination de la population juive était quant à elle réalisée de manière immédiate et systématique, avec la Shoah par balles.

Ce qui fut nommé le Blitzkrieg – la guerre-éclair – qui devait amener la victoire par la supériorité du matériel militaire et de la technique militaire, sembla réussir dans un premier temps, puisque un million de soldats soviétiques fut balayé dans l’offensive, l’opposition étant totalement dépassée tant techniquement que sur le plan du matériel.

Seulement, il arriva aux armées nazies la même chose qu’à celles de Napoléon. Le territoire était trop vaste : 800 km avaient été parcourus, 1 500 000 km<sup>2</sup> de territoires occupés. Les liaisons entre les unités trop compliquées à gérer, sans parler de l’approvisionnement à mettre en place. L’invasion avait coûté la moitié des chars et des avions et sur les six premiers mois, 750 000 soldats allemands avaient perdu la vie. Le chiffre montera à 1,3 million six mois plus tard. Il ne faut ainsi pas considérer abstraitement que ce serait l’hiver qui aurait provoqué l’enlèvement allemand.

L’URSS a de son côté perdu 1,5 million de soldats tués au combat et 4 millions faits prisonniers, dont 2 millions seront assassinés. La majeure partie de la Russie européenne était occupée, paralysant donc la zone la plus industrialisée. Mais si le premier échelon stratégique avait été écrasé, le second était là et le troisième se renforçait continuellement.

## La seconde séquence : le second échelon stratégique de l'Armée rouge

Ayant compris la nature du territoire soviétique et reprenant le principe de 1812, l’armée rouge fit tout pour faire s’enliser les armées nazies, ces dernières cherchant inversement une bataille décisive. On a d’ailleurs dès le départ l’équivalent de la bataille de Borodino, succès aux yeux des Russes en 1812, grande victoire dite de la Moskowa pour Napoléon.

La bataille de Smolensk, du 10 juillet au 10 septembre 1941, fut en effet en apparence une victoire allemande, puisque quasiment 200 000 soldats soviétiques furent tués, 300 000 faits prisonniers. Cependant, c’était une première grande expérience d’opération soviétique et les armées nazies s’enlisèrent pendant deux mois.



Un équivalent de Borodino et Smolensk fut l'opération défensive stratégique Donbass-Rostov (29 septembre - 16 novembre 1941). Si le Donbass céda largement sous les coups de boutoir nazis, la ville de Rostov-sur-le-Don fut perdue mais récupérée six jours après par l'armée rouge, dans le cadre d'une opération offensive de Rostov (17 novembre - 2 décembre 1941) qui fut un succès.

L'opération offensive stratégique de Tikhvine (10 novembre – 30 novembre 1941) brisa de son côté l'offensive nazie dans le nord.

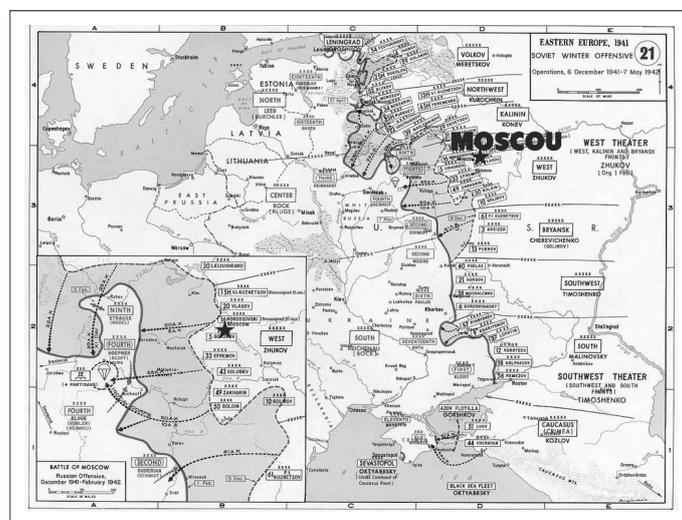
La dynamique de l'opération Barbarossa était cassée, la ligne de l'enlisement s'avérait un succès. Même la prise de Kiev, un énorme succès allemand, avec 500 000 prisonniers soviétiques, provoqua une importante perte de temps.

La direction des armées nazies commença précisément ici à se diviser sur les choix à effectuer, Adolf Hitler voulant assurer la conquête déjà faite, la plupart des généraux se précipiter sur Moscou. Les généraux agirent de manière autonome en allant en ce sens. Moscou représentait en effet le point faible de la stratégie d'enlisement soviétique, car la ville ne pouvait en aucun cas être abandonnée. Pour cette raison, les armées nazies mirent finalement l'accent sur la conquête de cette ville, parvenant jusqu'à 30 km de celle-ci.

Moscou se fortifia, camouflant de manière systématique pour dérouter l'aviation ennemie. L'ensemble de la population participa aux initiatives défensives. Mais cette fois le second échelon stratégique était en mesure d'agir.

L'armée rouge triompha avec tout d'abord une ligne défensive (30 septembre - 4 décembre 1941) suivie d'une contre-offensive (5 décembre 1941 - 7 janvier 1942) et même d'une offensive des troupes soviétiques (7 janvier - 30 mars 1942).

Le début de la contre-offensive, le 5 décembre, fut considéré en URSS comme un jour très important, celui annonçant la victoire. Quelques jours après, Adolf Hitler décida d'ailleurs de mobiliser de manière générale pour aider le front de l'Est.

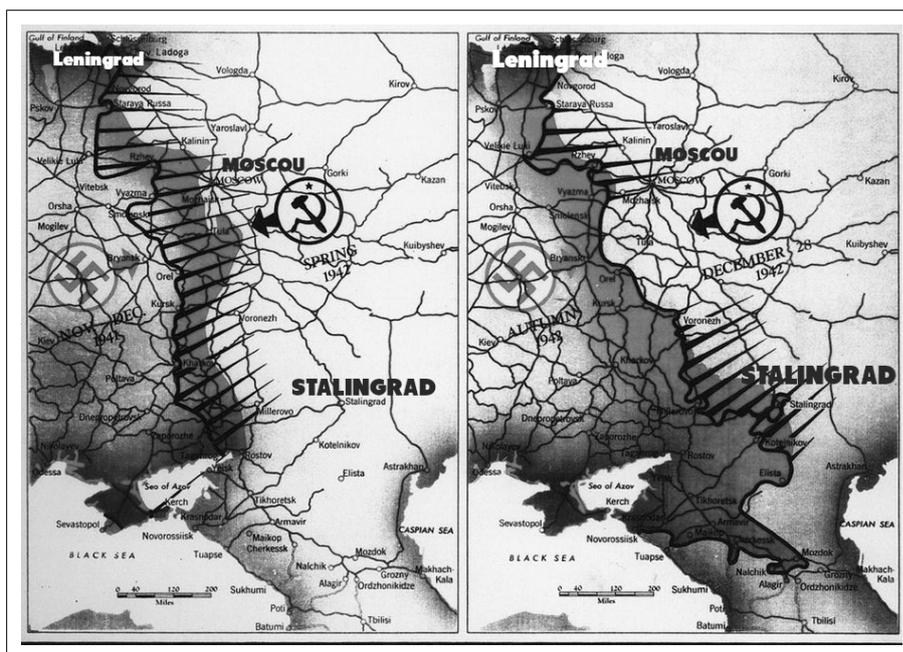


L'armée rouge repoussa les armées nazies de 100 à 250 km. Le Blitzkrieg était totalement terminé désormais.

## La troisième séquence : échec de la contre-offensive et Stalingrad

L'échec du blitzkrieg et l'impossibilité de conquérir Moscou ramenèrent les armées nazies à privilégier deux cibles : Leningrad et Stalingrad. Il s'agissait de contourner la contre-offensive soviétique au centre en visant le nord et le sud. Deux victoires auraient permis de s'appuyer sur la Finlande et la Turquie, ainsi que de pousser le Japon à une intervention anti-soviétique directe.

Le plan stratégique nazi devint alors *Fall blau* (cas bleu, opération Braunschweig).



Il était pourtant déjà absolument clair que l'Allemagne nazie avait perdu la partie. Elle avait perdu alors 750 000 soldats, bien moins que l'URSS avec 5 millions de soldats. Elle occupait de vastes territoires agricoles, les villes industrielles de Minsk, Kiev, Odessa, Dniepropetrovsk, Kharkov, Smolensk, le Donbass.

Au 1er décembre 1941, l'Allemagne nazie occupe en territoire soviétique pas moins que la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie, l'Ukraine, la Biélorussie, la Moldavie, une partie importante de la Russie.

Cependant, l'URSS avait un État parfaitement organisé, unifié et porté par les masses, tandis que l'échec de l'opération Barbarossa avait puissamment ébranlé les généraux nazis. L'URSS avait également évacué à l'Est du pays de nombreuses ressources : 2600 entreprises rien qu'en 1941, 10 millions d'ouvriers, 2,3 millions d'animaux d'élevage.

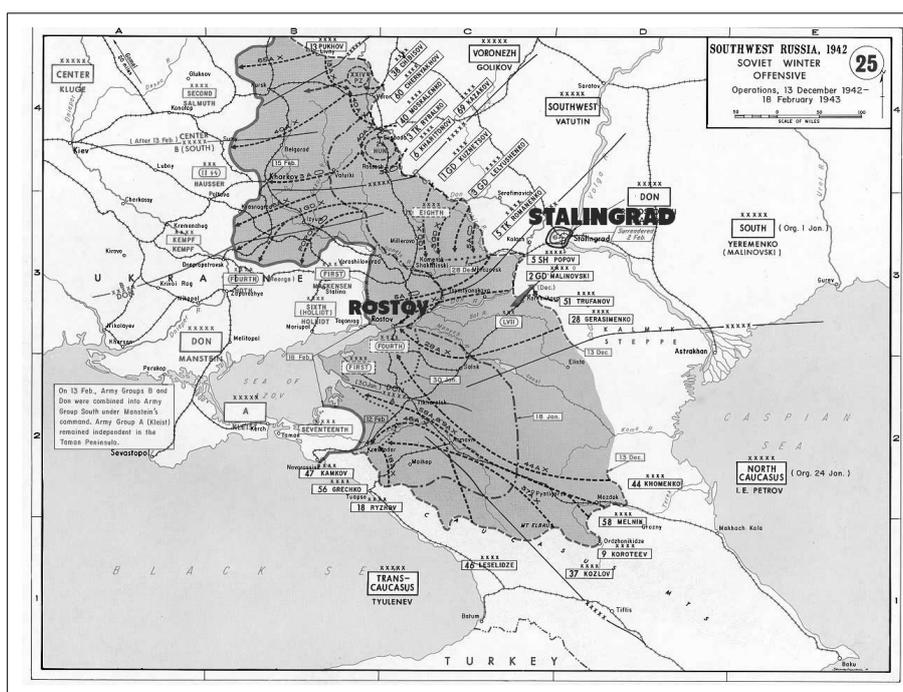
Ainsi, les batailles de Leningrad et de Stalingrad ne représentent nullement un tournant au sens strict, ce sont des expressions d'une troisième séquence, aboutissant au moment où les armées

nazies ne peuvent tout simplement plus tenter quelque chose, alors que leur offensive a déjà été brisée lors de la seconde séquence.

Ce qui a permis à l'Allemagne nazie l'opération *Fall blau*, c'est le manque d'expérience soviétique.

Il était espéré que 1942 soit un tournant complet et que les armées nazies soient écrasées rapidement. Il n'en fut pas ainsi : la contre-offensive de l'URSS s'est ainsi brisée sur les forces allemandes à Kharkov de mai à juillet 1942, terminant en encerclement et en écrasement.

Les armées nazies écrasèrent également la contre-offensive à Voronej – sans parvenir à maîtriser l'autre rive de la rivière du même nom. Elles purent alors de nouveau tenter d'aller vers le Caucase, prenant Rostov-sur-le-Don, arrivant à Stalingrad. D'ici février 1943, elles perdirent cependant toutes leurs avancées.



Arrivées alors à Stalingrad, les armées nazies s'enlisèrent littéralement malgré leur démarche de destruction de la ville ; la bataille de juillet à novembre 1942 se termina en encerclement, permettant ensuite l'écrasement en janvier 1943. C'était la victoire de de l'opération Saturne, prolongement de l'opération Uranus avec plus d'un million de soldats soviétiques face à plus de 250 000 soldats allemands, quasiment 150 000 soldats roumains, 220 000 soldats italiens, 200 000 soldats hongrois.

L'opération Mars avait également joué un grand rôle en bloquant de nombreuses troupes allemandes. Et l'écrasement signifiait également l'échec de la poussée allemande dans le Caucase, avec une contre-offensive soviétique. En février 1943, au sommet du mont Elbrouz, le plus haut sommet d'Europe culminant à 5 642 mètres, le drapeau nazi est remplacé par le drapeau soviétique.

L'URSS avait échoué dans sa première contre-offensive, par manque de connaissances pratiques, mais elle apprenait donc rapidement et disposait de ce qu'il fallait. Son industrie de guerre était

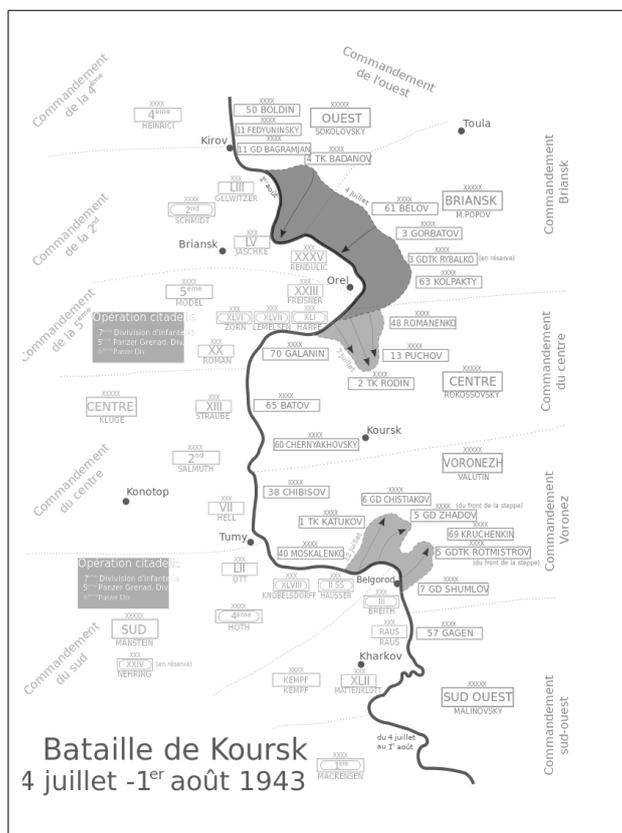
d'une redoutable efficacité, avec une mobilisation qui a été générale. Dès la fin de 1942, l'URSS produisait plus d'armement que l'Allemagne nazie, alors que 50 % de sa partie européenne était occupée.

## La quatrième séquence : réussite de la contre-offensive

Les armées nazies avaient été repoussées dans leur offensive du Caucase, mais pas anéanties : l'encercllement avait échoué. La réponse nazie fut l'opération citadelle, avec 900 000 soldats, 2000 avions, 2700 chars, 10 000 canons, soit sa plus grande mobilisation historique. Il s'agissait, dans le prolongement des initiatives passées, de chercher une bataille décisive.

Cependant, l'URSS n'était plus simplement dans une position de contre-offensive cette fois. Elle avait énormément étudié tous les événements depuis 1941 et entièrement modernisé sa lecture des opérations d'envergure. Le rapport de force avait également changé. L'URSS mobilisa en effet contre l'opération citadelle 1 900 000 soldats, 2700 avions, 3300 chars, 19 300 canons.

L'URSS se prépara donc à une défense extrêmement bien élaborée pour faire face à l'offensive nazie. Cela donna la plus grande bataille de chars de l'Histoire, ainsi que la plus grande bataille aérienne, à égalité avec la bataille d'Angleterre.



Si les armées nazies réussissent leur pénétration visant à former un étau, les armées soviétiques au prix d'importantes pertes firent craquer le front, au nord avec l'opération Koutouzov et au sud avec l'opération Roumiantsev. Les deux opérations ont leur nom faisant référence à des hauts responsables militaires russes et reflètent la stratégie soviétique.

Le général en chef des armées de Russie Mikhaïl Koutouzov (1745-1813) fut celui qui organisa la contre-offensive à l'invasion napoléonienne et le maréchal Piotr Alexandrovitch Roumiantsev (1725-1796) fut notamment actif militairement en Ukraine.

Il faut bien saisir ici que, tactiquement, ce qu'on appelle en général la « bataille de Koursk » fut une victoire tactique pour les armées nazies, qui essuyèrent cinq fois moins de perte. Mais les allusions à Koutouzov et Roumiantsev montrent que l'URSS raisonnant en termes d'opération et à ce titre, ce fut un triomphe soviétique.

Forcées à la défensive, les armées nazies cherchèrent à faire de la Dniepr un barrage naturel. Cependant, la contre-offensive soviétique se prolongea avec l'opération Chernihiv-Pripyat comme front central, l'opération Sumy-Pryluk comme front Voronej, l'opération Poltava-Kremenchug comme front des steppes.

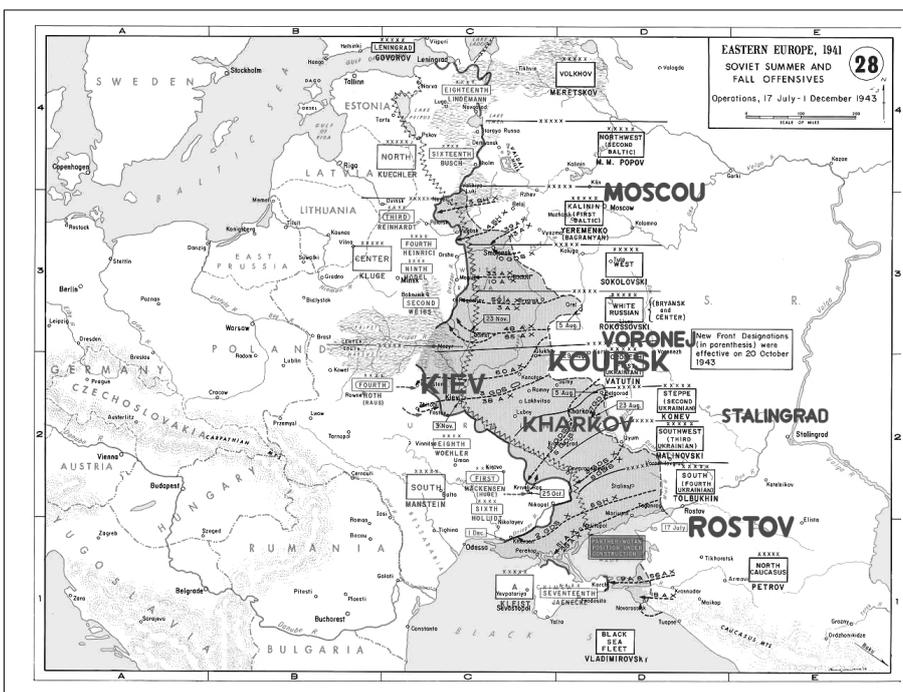
Ces trois fronts s'étalaient sur 700 km de long et l'armée rouge l'enfonça sur 250-300 km vers l'Ouest en un mois. Les armées nazies pratiquèrent systématiquement la politique de la terre brûlée lors de leur retraite, menant d'innombrables crimes, ce qui força l'armée rouge à intervenir d'autant plus vite, quitte à perdre de nombreuses forces.

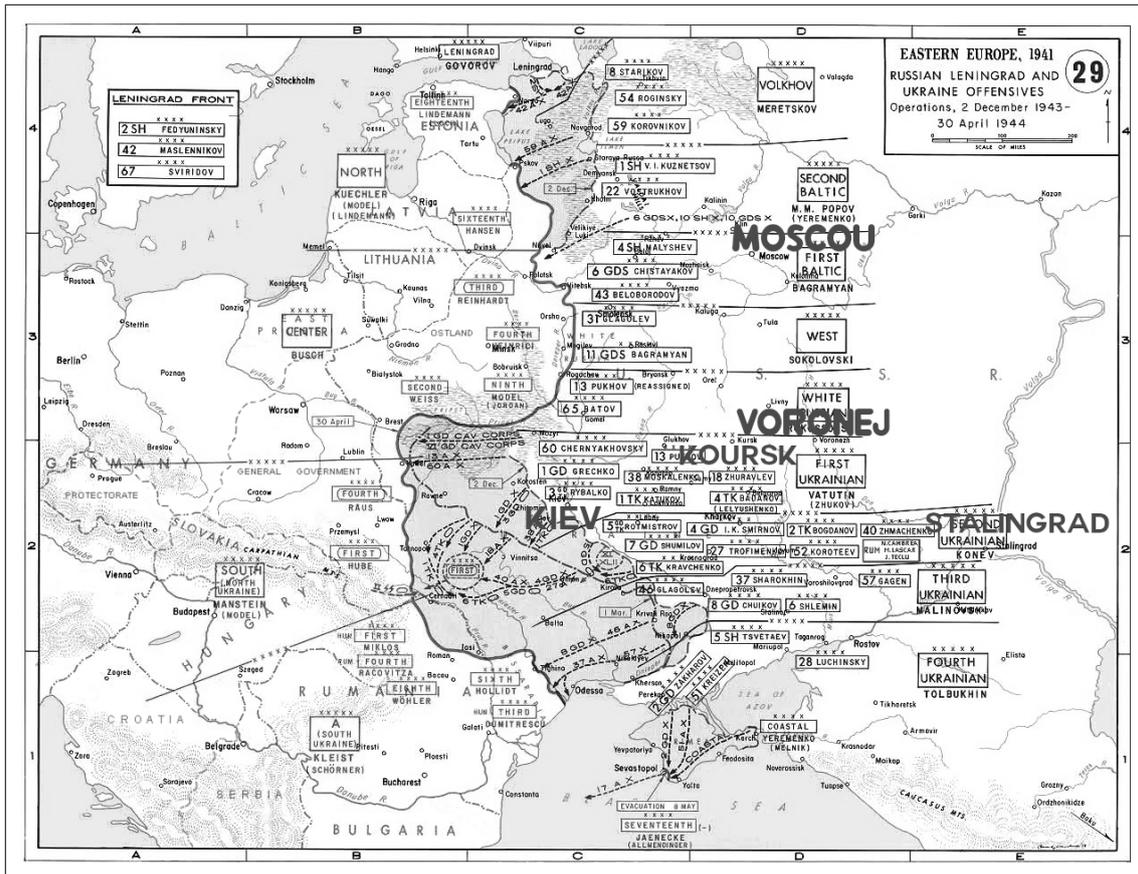
Alors que la ligne de front faisait 1400 km, 2 650 000 soldats, 2400 tanks et 2850 avions se précipitèrent sur une ligne de 300 km pour franchir la Dniepr en force. Les armées nazies avaient fait de l'autre rive du fleuve la ligne Panther-Wotan, avec des centaines bunkers, des fossés antichars, des barbelés, des fortifications, etc.

Les armées nazies ne purent tenir le choc et l'élan de l'armée rouge alla jusqu'à Kiev, définitivement libérée à la fin de 1943. Dans les premiers mois de 1944, de multiples offensives se concrétisèrent pour aller encore plus à l'Ouest, écrasant les forces allemandes, roumaines et hongroises, infligeant les coups humains et matériels les plus forts depuis Stalingrad.

Les armées nazies cherchèrent à tout prix à maintenir le front, faisant venir de l'Ouest pas moins de 550 000 soldats et 853 tanks.

Mais il était trop tard : la contre-offensive s'était transformée en rouleau compresseur, tout le sud-ouest de l'Union Soviétique était reconquis et déjà la Roumanie se préparait à abandonner l'Allemagne nazie.

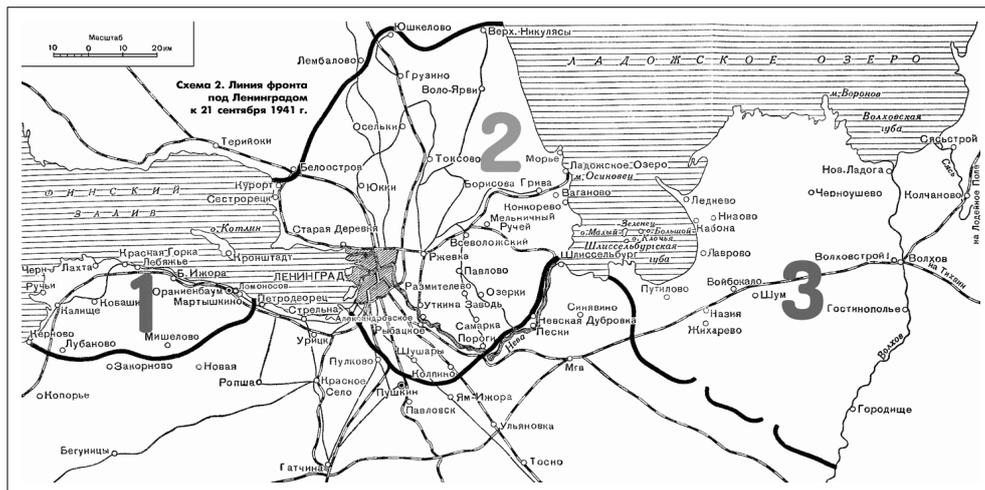




## La cinquième séquence : les dix coups de Staline

L'effondrement au Sud-Ouest des armées nazies assit celui au Nord. La ville de Leningrad, qu'Adolf Hitler entendait entièrement raser avec l'appui finlandais, sortit le 27 janvier 1944 d'un siège de 872 jours, avec un blocus terrible. Un million d'habitants est mort de faim.

La ville était cernée par la Finlande au Nord, par les armées nazies au sud, alors qu'une poche se maintenait isolée à l'Ouest et qu'une autre poche existait à l'Est, elle seule reliée au reste de l'URSS.



Tanya Savicheva, né le 23 janvier 1930, écrivit un petit journal de bord ; elle décéda de tuberculose après l'évacuation, le 1<sup>er</sup> juillet 1944. Sur l'un des feuillets on lit :

*Jenya est morte le 28 décembre à midi, 1941*

*Grand-mère est morte le 25 janvier à trois heures, 1942*

*Leka est morte le 17 mars 1942, à cinq heures le matin, 1942*

*Oncle Vasya est mort le 13 avril à deux heures le matin, 1942*

*Oncle Lesha le 10 mai, à quatre heures de l'après-midi, 1942*

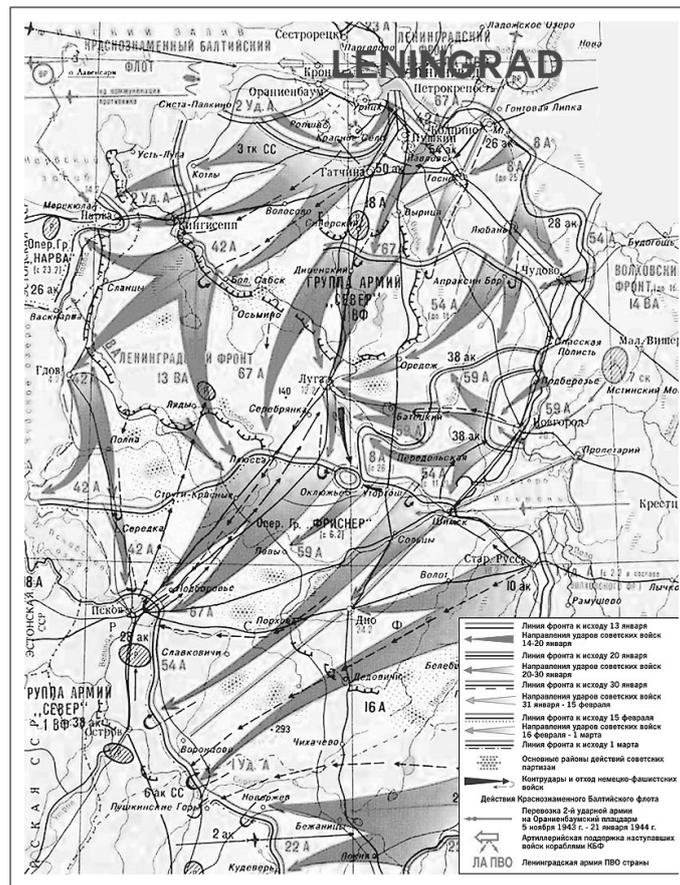
*Maman le 13 mai à 7h30 le matin, 1942*

*Les Savichev sont morts*

*Tout le monde est mort*

*Il ne reste que Tanya*

Un exemple d'héroïsme se déroula à l'Institut de production végétale, qui disposait d'un très grand fond de graines spécialisées mais que les employés refusèrent catégoriquement d'utiliser pour se nourrir, afin de servir la science. 28 d'entre eux moururent de faim.

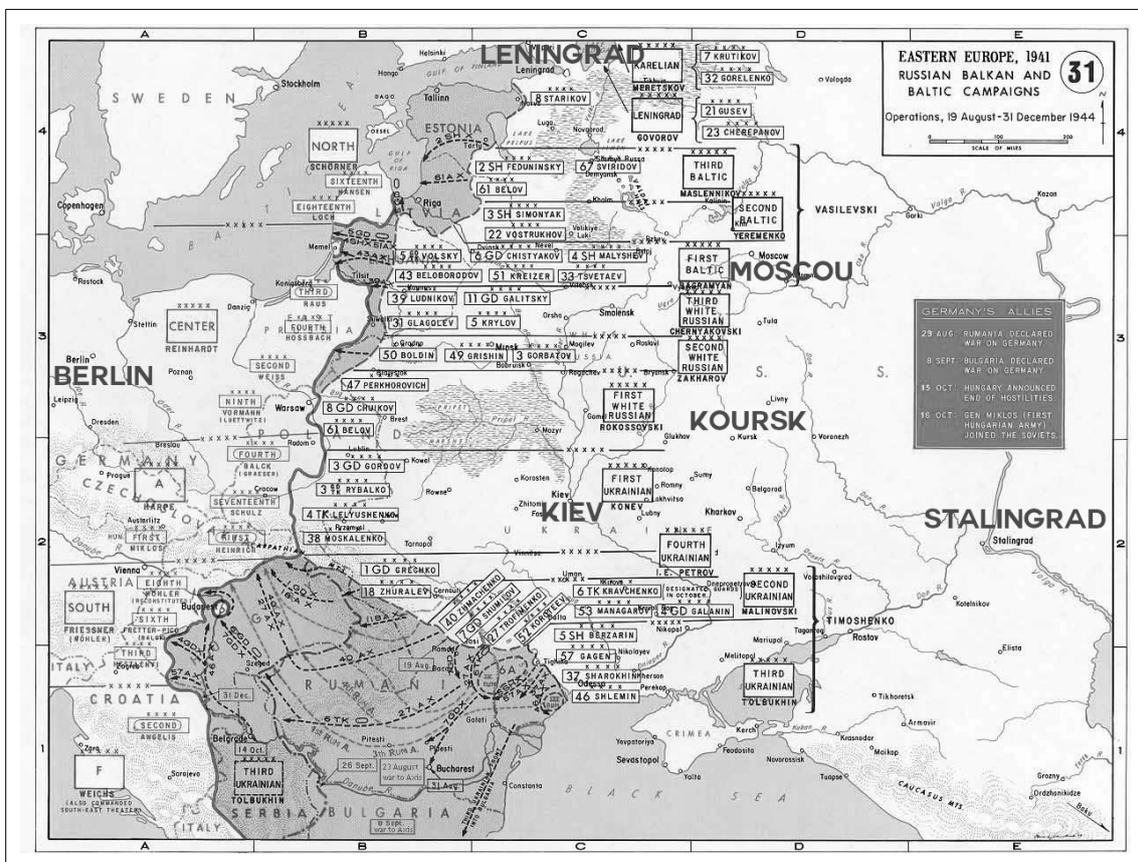


La libération de Leningrad rentre dans le cadre d'une vaste offensive menée sur tout le front, divisée en dix opérations qui furent surnommées les dix attaques de Staline, celui-ci ayant employé l'expression des « dix oups » lors du 27<sup>e</sup> congrès des députés du Soviet de Moscou, en novembre 1944.

L'URSS dispose en janvier 1944 de 6,5 millions de soldats, de 5 600 tanks, de 8 800 avions, contre 4,3 millions de soldats aux forces de l'Axe, 2 300 tanks, 3 000 avions. L'Allemagne nazie a perdu, alors que de toutes façons les États-Unis et les Britanniques, avec les Français, ont également débarqué en Sicile en juillet 1943, prolongeant par le débarquement en Normandie en juin 1944.

Les dix coups emportèrent littéralement les armées nazies. L'opération Bagration marqua un parcours de 600 km sur une ligne de front de 1000 km, en deux mois, provoquant le plus grand désastre qu'ait connu l'armée allemande, avec pratiquement 300 000 tués et toute l'armée nazie du centre structurellement anéantie.

En août 1944, la route menant à Berlin était ainsi ouverte ; le nom de l'opération faisait référence au prince géorgien Pyotr Bagration (1765-1812), qui fut un général russe lors des guerres napoléoniennes.

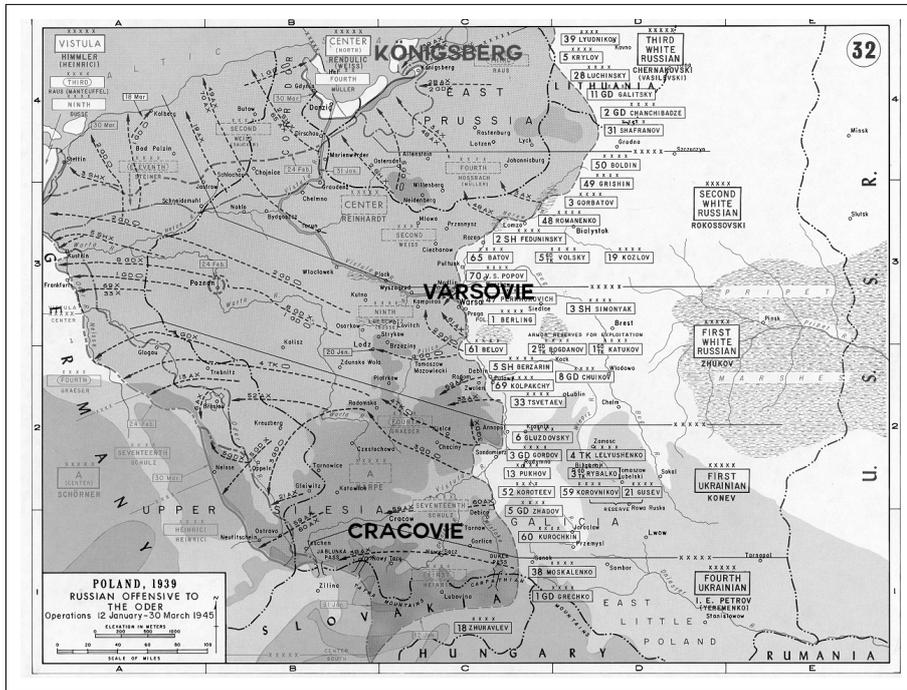


## La sixième séquence : la prise de Berlin

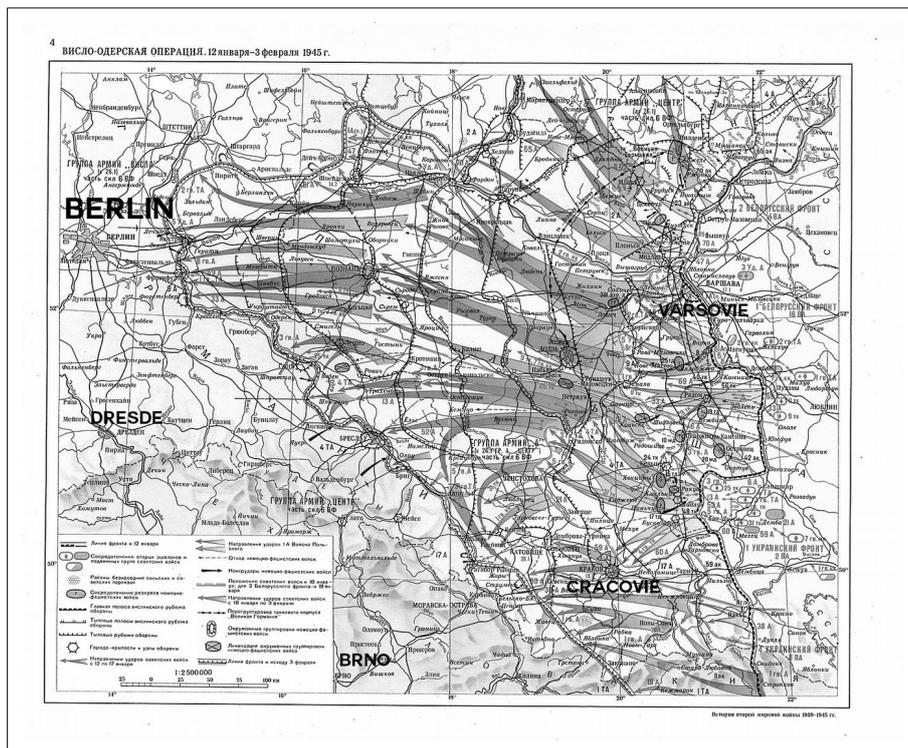
À partir des dix coups de Staline, l'armée rouge est un rouleau compresseur que plus rien n'arrête. Pour la ville de Königsberg, 580 000 soldats des armées nazies font face à 2,6 millions de soldats

soviétiques, c'est l'écrasement, certaines poches étant sciemment encerclées sans être attaquées, afin d'épuiser l'ennemi.

Au début de l'année rouge 1945, l'armée est à Varsovie.



En une dernière poussée, l'armée rouge arrive à Berlin en avril. Ses effectifs sont de 2,5 millions de soldats, avec 6 250 chars et 7 500 avions (les armées nazies disposaient lors de l'opération Barbarossa de 3 millions de soldats, 3 600 chars et 2 258 avions). La ville capitule le 2 mai.



Le 8 mai, l'Allemagne nazie capitulait, c'est-à-dire le 9 mai pour l'URSS en raison du décalage horaire.

35,5 millions de soldats soviétiques auront participé à la guerre, dont 490 000 femmes. Autour de 12 millions d'entre eux ont perdu la vie, dont plus de trois millions dans les camps nazis.

Le titre de Héros de l'Union soviétique a été décerné à 11 681 soldats, 2 532 personnes recevant l'Ordre de la Gloire, pour courage exceptionnel.

14,6 millions de civils ont perdu la vie, 2,2 millions de personnes étant mortes dans le cadre du travail forcé en Allemagne, 7,4 millions étant exterminées, dont 1,3 millions car Juives.

1 710 villes ont été pillées voire détruites par les armées nazies, ainsi que plus de 70 000 villages. 32 000 usines ont été détruites, 98 000 fermes collectives et 2 890 stations de machines et de tracteurs pillés.

